

fasse venir et te dise : « Monsieur Marat, qu'est-ce que mes chevaux vous ont fait pour que vous me traitiez si mal ? » Que répondrais-tu, dis ?

— Je répondrais...

— Tu répondrais quelque bêtise ; car je te défie de répondre une chose spirituelle à une pareille interpellation ; quelque bêtise qui te mettrait dans ton tort et qui perdrait ta carrière, attendu qu'on répond toujours par une bêtise à l'homme d'esprit qui a raison. Tu vois donc bien, mon cher, que pour garder le beau rôle, que pour t'appeler Fabricius Marat, et ne pas faire tort à ton parrain, il faut que tu renverses la marmite royale, que tu abandonnes les lambris dorés, et que l'on te proclame un meurtre-faim héroïque ; sans cela, tu n'es pas démocrate, et je ne crois plus ni à Obinski ni à Obinska ; règle-toi là-dessus.

Et Danton ponctua cette plaisanterie d'un bruyant éclat de rire et d'une claque d'amitié, sous laquelle s'éroula Marat tout entier.

— Il y a du vrai dans ce que tu dis là, murmura ce dernier en frottant son épaule ; oui, l'on se doit à la patrie ; mais sache bien mon opinion sur toi, Danton : tu ne m'imposes point par toi-même ; j'accepte ta morale, et je repousse ton exemple. Tu es de ceux que Jésus appelait des *sépulcres blanchis*, et desquels Juvénal écrivait :

*Qui Curios simulantes et bacchanalia vivunt.*  
Tu n'es qu'un Curius, un patriote aux truffes !

— Pardieu ! s'écria le colosse, crois-tu donc que Dieu ait fait l'éléphant pour qu'il vive d'un grain de riz ? Non, mon cher, l'éléphant est une organisation supérieure qui mange en un seul repas ce qui nourrirait tout un jour cinquante bêtes ordinaires ; qui dévore à son dessert toutes les fleurs d'un bois d'orangers ; qui piétine, pour se cueillir une botte de trèfle, tout un arpent où l'on en récolterait mille bottes. Eh bien ! cela ne nuit aucunement à la considération de l'éléphant. On respecte l'éléphant, et chacun de ses voisins a peur qu'il ne lui marche sur le pied. Si je suis un faux Curius, c'est que je trouve ce Curius un imbécile et un malpropre : il mangeait des trognons de choux dans de vilains tessons de terre sabine. Il n'eût pas rendu sa patrie moins heureuse en mangeant de bons diners dans de belle vaisselle d'argent. Et puis tu me disais que ton mérite n'est pas au mien dans la proportion de mille livres à huit millions.

— Qui, je le disais et je le répète.

— Que prouve cela ? c'est qu'un savant peut

répéter deux fois en cinq minutes la même anecdote. Si je ne valais pas mille livres pour une heure, mon cher, crois bien que monsieur l'abbé Roy ne m'aurait pas payé ce prix-là ; d'ailleurs essaie de t'en faire donner autant, essaie !

— Moi ! s'écria Marat furieux, mais je rougirais de tendre la main aux aristocrates, fût-ce pour vingt-quatre mille livres par jour !

— Alors, tu vois bien que j'avais cent fois raison de te conseiller de ne pas rester aux gages de monsieur d'Artois pour trois francs sept sous par vingt-quatre heures. Déménage, ami Marat, déménage !

Comme Danton achevait ces mots, un grand bruit se fit entendre dans la rue, et l'on vit par la fenêtre les gens de l'hôtel courant écouter à la porte pour y prendre des nouvelles fraîches.

Marat ne se dérangeait pas facilement ; il envoya mademoiselle Albertine aux informations.

Danton n'était pas si fier ou si indolent : il se leva à la première rumeur, courut à la fenêtre du corridor, l'ouvrit et se mit à écouter avec l'intelligence de l'homme expert dégustant un bruit qui passe comme un courtier expert goûte le vin.

Ces cris, cette agitation, ces rumeurs, étaient un des effets dont nos lecteurs ont appris la cause en nous accompagnant hier au Palais-Royal, sous l'arbre de Cracovie.

Cette cause, c'était la disgrâce de monsieur de Brienne et le rappel de monsieur de Necker.

Cet effet, c'était le bruit de cette retraite et de ce rappel répandu dans Paris, et qui mettait sens dessus dessous toute la population de la capitale.

## XX.

## LE MANNEQUIN DE LA PLACE DAUPHINE.

La cuisinière de Marat revint près de son maître ; elle avait pris connaissance des faits.

— Ah ! monsieur, s'écria-t-elle, voilà que nous allons avoir du bruit.

— Du bruit, ma bonne Albertine ! fit Marat en passant sa langue sur ses lèvres comme le chat qui va mordre sa proie. Et qui va faire ce bruit ?

— Monsieur, ce sont des ouvriers et des jeunes gens de la basoche qui crient : Vive monsieur Necker !

— Ils en ont le droit, puisque monsieur Necker est ministre.

— Mais, monsieur, ils crient encore autre chose.

— Diable ! Et quelle est cette autre chose qu'ils crient ?

— Ils crient Vive le parlement !

— Pourquoi ne crieraient-ils pas Vive le parlement ! puisque le parlement vit, quoi qu'aient pu faire Louis XIV et Louis XV pour le tuer ?

— Ah ! monsieur, c'est qu'ils crient autre chose encore, quelque chose de bien plus terrible !

— Dites, Albertine ! dites !

— Ils crient A bas la cour !

— Ah ! ah ! fit Danton souriant, vous êtes sûre qu'ils crient cela ?

— Je l'ai entendu.

— Mais c'est un cri séditieux !

— Le fait est, répliqua Marat en faisant un signe à son hôte, que la cour s'est bien laissée égarer sous le ministère de ce malheureux monsieur de Brienne.

— Oh ! monsieur, si vous entendiez comme les ouvriers et les basochiens le traitent, celle-là, et un autre encore !

— Quel est cet autre ?

— Monsieur de Lamoignon.

— Ah ! vraiment ! notre digne garde des sceaux... Qu'en disent-ils donc ?

— Ils crient : Au feu, Brienne ! au feu, Lamoignon !

Marat et Danton se regardèrent ; il y eut entre les deux hommes un échange de pensées bien faciles à lire dans leurs yeux.

L'un voulait dire :

« Est-ce que cette émeute ne viendrait pas un peu de votre club, mon cher Marat ? »

Et l'autre signifiait :

« Est-ce que vous n'auriez pas semé là dedans mon cher Danton, un peu de cet or des princes, rivaux du roi ? »

Le bruit, cependant, après avoir mugé comme un ouragan, allait s'enfonçant et s'éteignant vers le centre de Paris.

Marat interrogea de nouveau sa servante.

— Et où vont ces braves gens ? demanda-t-il.

— Ils vont à la place Dauphine.

— Et que vont-ils faire à la place Dauphine ?

— Brûler monsieur de Brienne.

— Comment ! brûler un archevêque ?

— Oh ! monsieur, reprit naïvement Albertine, peut-être n'est-ce qu'en effigie.

— En effigie ou en réalité, il y aura spectacle,

dit Danton ; est-ce que vous n'êtes pas un peu curieux de voir ce spectacle, mon cher Marat ?

— Ma foi, non, dit le nain ; il y a des coups à gagner par là ; la police est furieuse et frappera rudement.

Danton regarda ses poings avec complaisance.

— Voilà, dit-il, ce que c'est que d'être Danton au lieu d'être Marat : je puis satisfaire ma curiosité, moi ; ma nature me le permet.

— Et à moi, la nature me conseille le repos, dit Marat.

— Adieu donc ; je vais un peu voir ce qui se passe à la place Dauphine, dit le colosse.

— Et moi, je vais finir mon chapitre de Potocki, répliqua Marat ; j'en suis à une description de solitude fleurie et de vallons embaumés.

— Oh ! oh ! s'écria Danton en tressaillant, on dirait que l'on entend quelque chose comme un feu de peloton... Adieu, adieu !

Et il s'élança hors de la chambre.

Quant à Marat, il tailla sa plume, dépense qu'il ne se permettait que dans ses moments de grande satisfaction, et il se mit à écrire tranquillement.

Danton avait vu juste, et Albertine avait dit vrai ; il y avait émeute, et l'émeute s'acheminait partiellement vers la place Dauphine, où était son rendez-vous général. Là, une foule bruyante, et qui allait croissant sans cesse, criait à tue-tête : Vive le parlement ! vive Necker ! à bas Brienne ! à bas Lamoignon !

Or, comme le soir approchait, les ouvriers après leur ouvrage, les clercs après l'étude et le palais, les bourgeois avant le souper, accouraient de toutes parts, et grossissaient les groupes et les murmures.

Cela commença par un immense bruit de casseroles et de poêlons. Quelle main avait organisé ce charivari gigantesque, qui, comme un serpent aux mille tronçons, s'agitait dans Paris, tendant à se rejoindre sans cesse ? Nul ne le sut jamais ; seulement, le 26 août, à six heures, sans que personne eût été prévenu, tout le monde se trouva prêt.

Comme le centre de ce mouvement et de ce bruit était la place Dauphine, toutes les rues, tous les quais environnants, et particulièrement le pont Neuf s'encombrèrent de charivariseurs et surtout de curieux venant voir le charivari que dominait, de toute la hauteur de son cheval de bronze, la statue de bronze de Henri IV.

Une chose remarquable chez le peuple Parisien, c'est l'affection qu'il a gardée au succes-

seur du dernier Valois. Est-ce à son esprit que Henri IV doit cette popularité qui a traversé les générations? est-ce à sa bonté un peu problématique? est-ce à son fameux mot de la poule au pot? est-ce à ses amours avec Gabrielle? est-ce à ses disputes avec d'Aubigné? est-ce à l'une ou à l'autre de ces choses, ou à toutes ces choses réunies? Nous ne pourrions le dire; mais il y a un fait, c'est que Henri IV, cette fois comme toujours, fixa l'attention de ceux qui l'entouraient, lesquels déclarèrent, pour leur sûreté personnelle d'abord, que personne ne traverserait le pont Neuf en voiture, et que ceux qui, descendus de voiture, le traverseraient à pied, salueraient la statue de Henri IV.

Or, le hasard fit que le troisième carrosse qui passa fut celui de monsieur le duc d'Orléans.

Nous nous sommes fort occupés de monsieur le duc d'Orléans au commencement de cet ouvrage, et nous avons raconté comment, par son anglomanie, ses paris étranges, ses débauches publiques, et surtout ses spéculations éhontées, il avait perdu la meilleure part de cette popularité que Mirabeau devait lui refaire plus tard.

Aussi, à peine la foule eut-elle reconnu le prince que, sans plus d'égards pour lui que pour un simple particulier, et avec plus d'affectation peut-être, elle arrêta les chevaux, les conduisit par la bride, et, les arrêtant en face de la statue du Béarnais, ouvrit la portière, et, avec ce ton qui n'admet pas la réplique, parce que c'est non pas la voix d'un homme, ni la voix de dix hommes, mais la voix d'un peuple, elle invita le prince à saluer son aïeul.

Le prince descendit en souriant, et, civil comme toujours, commença par saluer gracieusement la multitude.

— Saluez Henri IV! saluez Henri IV! lui cria-t-on de toutes parts.

— Saluer mon aïeul! saluer le père du peuple! dit le duc; mais bien volontiers, messieurs. Pour vous autres, ce n'est qu'un bon roi; pour moi, messieurs, c'est un illustre ancêtre!

Et il salua poliment la statue équestre.

A ces paroles, à ce salut, au sourire affable que le duc étendit sur la multitude, un tonnerre d'applaudissemens s'éleva qui retentit sur les deux rives de la Seine.

Au milieu de ces bravos dont son oreille était si avide, le prince venait de poser le pied sur le marchepied de sa voiture, lorsqu'une espèce de géant mal vêtu, mal peigné, mal rasé, un forgeron qui tenait à la main une tringle de fer et

qui dominait les groupes de toute sa tête, s'approcha de lui, et, appuyant une lourde main sur l'épaule du duc :

— Ne le salue pas tant, ton ancêtre, dit-il, et essaie de lui ressembler un peu plus!

— Monsieur, répliqua le prince, j'y fais tous mes efforts; mais je ne suis pas le roi de France, moi, comme l'était Henri IV, et comme l'est Louis XVI: je ne puis donc rien pour le peuple, que partager ma fortune avec lui; c'est ce que j'ai fait dans les mauvaises années, et c'est ce que je suis prêt à faire encore.

Et disant ces mots avec une espèce de fierté, le prince s'appêta à remonter dans sa voiture; mais il n'en avait pas fini avec son forgeron.

— Ce n'est pas assez de saluer, continua celui-ci, il faut chanter: Vive Henri IV!

— Oui! s'écria la foule, oui! Vive Henri IV!

Et un immense refrain, chanté par dix mille voix, tourbillonna dans l'air.

Le prince y mêla sa voix de fort bonne grâce; puis, le refrain achevé, il lui fut permis de remonter dans sa voiture.

Une fois remonté, il s'assit; les piqueurs refermèrent la portière, et le carrosse partit au milieu des bravos enthousiastes de la foule.

Le carrosse du prince à peine disparu, le tumulte s'augmenta à l'arrivée d'un autre carrosse dans lequel un ecclésiastique très pâle et très inquiet était signalé par mille bras levés avec menace.

— C'est l'abbé de Vermont! c'est l'abbé de Vermont! criaient les cinq cents voix à qui appartenaient ces mille bras.

— C'est l'abbé de Vermont! répéta le forgeron d'une voix qu'on eût cru alimentée par les soufflets de sa forge. Au feu, l'abbé Vermont! au feu, le conseiller de la reine!

Et chacun de répéter à grands cris: Au feu, l'abbé de Vermont! unanimité qui ne semblait aucunement rassurer l'ecclésiastique du carrosse.

C'est qu'il faut le dire; l'illustre personnage dont il est question ici, malgré son titre d'abbé, n'était point en odeur de sainteté près du peuple. Fils d'un chirurgien de village, docteur en Sorbonne, bibliothécaire du collège Mazarin, il avait été choisi en 1769, sur la présentation de ce même monsieur de Brienne dont on s'occupait de préparer l'exécution en effigie, pour succéder aux deux comédiens qu'on avait donnés comme lecteurs à la future dauphine Marie-An-

toinette, et devenir son dernier maître de langue française. L'abbé de Vermont avait donc été envoyé à Vienne par monsieur de Choiseul, l'homme de Marie-Thérèse, avec recommandation particulière, et comme un homme dans lequel l'impératrice pouvait avoir toute confiance. En effet, cette confiance n'avait point été trompée. Le nouveau professeur de la future Dauphine était entré corps et âme dans le parti autrichien qui, à cette heure, luttait victorieusement avec le parti français. Il était devenu un des conseillers les plus actifs de cette petite cour qui accompagna Marie-Antoinette en France. A partir de ce moment, toutes les légèretés qu'avait commises la Dauphine, et depuis la reine, — la pauvre femme, on le sait, ne s'en était pas fait faute, — toutes ces légèretés avaient été attribuées à l'influence de l'abbé de Vermont. En effet, à peine arrivé en France, sous prétexte que sa qualité de lecteur devait aussi lui donner celle de professeur d'histoire, il avait fait éconduire l'historiographe Moreau, que sa science avait élevé au rang de bibliothécaire de madame la Dauphine. Excitée par l'abbé de Vermont, la Dauphine avait tourné en ridicule sa première dame d'honneur, madame de Noailles, et le sobriquet de *madame l'Etiquette*, qui lui était resté, venait, disait-on, non pas de la reine, mais bien de l'abbé. En outre, en arrivant à la cour, madame la Dauphine avait témoigné beaucoup de tendresse à Mesdames, filles de Louis XV. Madame Victoire surtout avait répondu avec une grande sympathie aux avances de sa nièce. Alors l'abbé de Vermont avait vu son crédit menacé, et il n'avait eu de tranquillité qu'après être parvenu à brouiller madame la dauphine avec ses trois tantes. C'était encore l'abbé de Vermont qui, pour le même motif, avait brouillé la reine avec toutes les familles puissantes; et particulièrement avec la famille de Rohan, dont un des membres lui fut si fatal à propos de l'affaire du collier. Cette brouille était venue de la dépréciation que la reine avait faite de l'instruction de madame Clotilde, l'aînée des sœurs de Louis XV, laquelle avait été élevée par madame de Marsan. C'était l'abbé, toujours, qui, au lieu de pousser son élève à des études sérieuses et à des lectures historiques, la laissait, sans jamais hasarder une représentation, lire tous les livres qui lui tombaient sous la main, jouer tous les jeux qu'inventaient les courtisans. C'était lui qui avait poussé la Dauphine, devenue reine, à se mettre en opposition avec le

roi, en essayant de faire adopter la politique autrichienne de madame de Pompadour, et en proposant le rappel de monsieur de Choiseul. C'était lui qui, lors du voyage de l'archiduc Maximilien en France, — quoique le prince voyageât incognito, — c'était lui qui avait poussé la reine à demander que son frère prit le pas sur les princes du sang français. Inquiet de toutes les faveurs nouvelles qui naissaient près de la sienne, il avait jaloué le crédit de madame Jules de Polignac, avait essayé de jouer la comédie du cardinal de Fleury près du roi Louis XV, et s'était exilé pendant quinze jours de la cour; mais, voyant qu'on ne l'y rappelait pas, il s'était hâté d'y revenir, et, de ce moment, était devenu l'ami de celle qu'il n'avait pu renverser. Enfin, c'était, assurait-on toujours, sous l'influence de l'abbé de Vermont qu'avait été faite la nomination au contrôle général de son ancien protecteur monsieur de Brienne, le même dont on célébrait la chute, à cette heure où l'abbé de Vermont, reconnu sur le pont Neuf, excitait dans toute cette foule l'émotion que nous venons de raconter.

Le pauvre ecclésiastique, cause de cette émotion, bon émissaire momentané du ministère et de la cour, ne paraissait pas trop savoir, pâle et agité dans son carrosse, ce que voulaient toutes ces voix hurlantes, tous ces bras étendus vers lui; aux cris de: L'abbé de Vermont! l'abbé de Vermont! il regardait autour de lui comme si ces cris ne lui eussent point été adressés, et il cherchait l'individu à qui ils s'adressaient; mais force lui fut bientôt de comprendre que c'était à lui que cette multitude avait affaire, car, en un instant, la voiture fut arrêtée, les portières furent ouvertes, et l'abbé, arraché du carrosse, fut traîné, malgré ses protestations, vers la place Dauphine.

Toute la foule s'ébranla aussitôt pour lui faire cortège, et assister au supplice qu'on lui promettait.

Sur la place Dauphine, un bûcher de fagots et de charbon mêlés s'élevait à une hauteur respectable. Sur ce bûcher, que les marchands fruitiers du voisinage avaient été appelés à offrir à la patrie, — et qu'ils avaient offert avec enthousiasme, il faut le dire à leur louange, — un mannequin d'osier vêtu de la simarre rouge faisait assez piteuse mine, tout en laissant voir, sur sa barrette, le nom de Brienne, écrit à la hâte, en énormes caractères par un des ordonnateurs de la fête.

Autour de cette victime inanimée, que la flamme attendait, s'agitaient les émeutiers hurlant d'impatience, car ils attendaient la nuit pour que leur feu parût plus beau, et que la cérémonie improvisée eût, par ce retard, le temps d'attirer un plus grand nombre de spectateurs.

Ils furent donc agréablement surpris de voir arriver un renfort de collègues, inventeurs d'un nouveau programme, et saluèrent par des cris frénétiques ceux qui leur amenaient l'abbé de Vermont, que l'on avait eu l'heureuse idée de brûler avec le mannequin.

La figure du pauvre abbé portait l'empreinte d'un effroi facile à comprendre. On devinait bien à ses gestes, que le malheureux parlait et cherchait à se faire entendre; mais, comme on le poussait en criant, comme ceux qui eussent pu entendre ou retenir étaient poussés eux-mêmes par d'autres enragés qui criaient plus haut qu'eux, les plaintes et les explications du patient étaient perdues dans la clameur générale.

Enfin, on atteignit le bûcher. L'abbé y fut acculé, et l'on commença, quoi qu'il fit encore jour, les préparatifs de l'exécution en liant les mains du pauvre abbé.

En ce moment, un homme ouvrit la foule d'un puissant mouvement de ses larges épaules, étendit ses deux mains protectrices vers l'abbé, et s'écria :

— Mais, imbéciles que vous êtes ! cet homme n'est point l'abbé de Vermont !

— Oh ! monsieur Danton, à moi ! à moi ! s'écria le pauvre ecclésiastique défaillant.

Si forte que fût la rumeur générale, la voix éclatante de Danton l'avait dominée, et quelques personnes avaient entendu les paroles qu'il venait de prononcer.

— Comment ! cet homme n'est point l'abbé de Vermont ? répétèrent ceux qui avaient été à même d'entendre.

— Mais non ! mais non ! criait le pauvre abbé, je ne suis pas l'abbé de Vermont... Il y a une heure que je me tue à vous le dire !

— Mais qui êtes-vous donc, alors ?

— Mais c'est l'abbé Roy ! cria Danton ; l'abbé Roy, le fameux novelliste ! l'abbé Trente-Mille-Hommes, comme on l'appelait au Palais-Royal quand il donnait des nouvelles de la Pologne sous l'arbre de Cracovie ! l'abbé Roy, l'antagoniste de l'abbé de Vermont, au contraire, l'abbé Roy, votre ami, mordieu !... Prenez garde à ce que vous faites, messieurs : vous allez brûler le bon larron en place du mauvais !

Et Danton éclata d'un rire qui fut répété par les plus proches, et qui gagna de confiance jusqu'aux extrémités.

— Vive l'abbé Roy ! vive l'ami du peuple ! vive l'abbé Trente-Mille-Hommes ! crièrent une dizaine de voix multipliées par cent, puis par mille.

— Oui, oui, vive l'abbé Roy ! Puisque nous le tenons, dit le forgeron, qu'il nous serve au moins à quelque chose : qu'il monte sur le bûcher, et qu'il confesse monsieur de Brienne.

— Et il répétera la confession tout haut, dit un autre, ce sera drôle !

— Oui, oui, qu'il confesse Brienne ! qu'il confesse Brienne ! dirent les assistants.

L'abbé Roy fit signe qu'il voulait parler.

— Silence ! cria Danton de sa voix de tonnerre, qui fut entendue au-dessus de toutes les voix.

— Silence ! chut ! silence !... fit la multitude.

La volonté est si puissante sur les masses, qu'au bout de quelques instans il se fit un silence à entendre voler une mouche.

— Messieurs, dit l'abbé Roy, d'une voix claire, quoique encore un peu tremblante, messieurs, je ne demande pas mieux que de vous obéir et de confesser le condamné...

— Oui, oui ! bon ! bravo ! la confession... la confession !

— Mais, messieurs, continua-t-il, je dois en même temps vous faire observer une chose.

— Laquelle ?

— C'est que monseigneur l'archevêque de Sens est un grand pécheur.

— Oh ! oui, oui, connu ! dit la foule en riant,

— Et que, par conséquent, il a commis grand nombre de péchés.

— Oui, oui, oui !

— Sa confession sera donc longue, bien longue, si longue, que vous ne pourrez peut-être pas le brûler aujourd'hui.

— Eh bien ! nous le brûlerons demain.

— Oui, reprit l'abbé ; mais monsieur le lieutenant de police, monsieur le chevalier du guet...

— Ah ! c'est vrai, fit la foule.

— Il vaudrait donc mieux, à mon avis, le brûler sans confession, ajouta l'abbé Roy.

— Bravo ! bravo ! il a raison : brûlé ! brûlé à l'instant même !... Vive l'abbé Roy ! vive l'abbé Trente-Mille-Hommes ! Au feu, Brienne ! au feu !

Et en même temps la foule se sépara en deux parts :—l'une forma un arc de triomphe sous lequel s'élança, avec les ailes de la victoire et surtout de la peur, le pauvre abbé, qui avait manqué de payer pour son confrère; l'autre s'élança vers le bûcher, et, au bruit de tous les chaudrons et de toutes les casseroles du quartier, préluda par une ronde infernale à l'auto-da-fé qui allait illuminer la place.

Enfin, à neuf heures sonnant, heure des feux d'artifice, toutes les fenêtres s'illuminèrent, les unes de chandelles, les autres de lampions; une torche fut approchée solennellement du bûcher par un homme vêtu de rouge et représentant le bourreau, et le bûcher commença de crépiter en flambant, aux acclamations de tous ces fous, que le reflet des tisons ardents colorait d'une teinte pourprée effrayante à voir, et dont les yeux de braise, comme dit Dante, flambaient plus terriblement encore que les tisons !

## XXI

LA MAISON DE M. RÉVEILLON, MARCHAND DE PAPIERS PEINTS, AU FAUBOURG SAINT-ANTOINE.

Que nos lecteurs nous permettent de quitter un instant la place Dauphine, où flambe le bûcher de M. de Brienne, et où retentit un bruit qui a mis sur pied les habitants de la Cité et des environs, pour passer dans une portion de Paris où règne le silence le plus parfait, et où va régner l'obscurité la plus complète.

Au reste, flamme et bruit éclaireront et réveilleront ce quartier à son tour, et, une fois réveillé, il jettera à lui seul, en deux ou trois ans, plus de bruit et de flammes que n'en ont jeté, depuis Empédocle et Plin l'Ancien, l'Etna et le Vésuve.

Un hôtel de belle apparence s'élevait rue de Montreuil, à Paris, dans le faubourg Saint-Antoine.

Il était la propriété de Réveillon, ce riche marchand de papiers peints dont le nom est devenu, grâce aux événements qui s'y sont rattachés, un nom historique.

A cette époque, où il n'était pas encore européen, le nom de Réveillon était cependant fort connu dans le quartier Saint-Antoine, et même dans le reste de la ville, à cause des inventions ingénieuses de celui qui le portait, de

son activité commerciale et de la solidité de sa signature.

En effet, Réveillon était alors possesseur d'une fortune immense, et plus de cinq cents ouvriers employés dans sa fabrique et sur chacun desquels il pouvait gagner cinq ou six francs par jour, non-seulement entretenaient cette fortune, mais encore l'augmentaient dans une progression tellement effrayante, que nul ne pouvait dire où cette fortune s'arrêterait.

On a beaucoup dit et beaucoup écrit sur Réveillon ; il en résulte que Réveillon est fort connu, mais il est peut-être mal connu.

Nous n'avons point la prétention de mieux connaître Réveillon que les autres historiens qui ont parlé de lui ; d'ailleurs, nous nous inquiétons et surtout nous nous occupons peu de ces réputations de hasard, faites par un événement qui les accroche et les traîne au grand jour, toutes honteuses qu'elles sont des circonstances qui les grandissent, et de cette lumière qui leur fait cligner les yeux comme à un hibou effarouché, sorti pendant le jour du trou d'où il n'avait l'habitude de ne sortir que la nuit.

Nous ne dirons donc de Réveillon que ce que l'on en disait à cette époque-là, ou ce que l'on a dit depuis.

Réveillon, disaient les Jacobins, — et, à propos de Jacobins, qu'on nous permette de faire observer ici que ceux qui ont inscrit l'apparition des Jacobins aux registres de 90 ou 91 leur ont donné un faux acte de naissance : sauf leur nom emprunté au lieu où ils s'assemblaient, les Jacobins existaient déjà depuis longtemps, à l'époque où se passaient les événements que nous racontons ;—Réveillon, disaient les Jacobins, était un homme dur, acerbe et avide. Il avait proposé de réduire le salaire de ses ouvriers à quinze sous par jour. C'était enfin, prétendaient les meneurs de ce parti encore obscur, un de ces publicains prêts à mettre en pratique la théorie de MM. Flesselles et Berthier, lesquels avaient répondu, quand on leur avait parlé de la misère du peuple :

— « Si les Parisiens n'ont point de pain, on leur fera manger de l'herbe ; nos chevaux en mangent bien ! »

Au contraire, les royalistes et les modérés avaient une toute autre idée du commerçant en papiers peints. C'était, disaient-ils, un brave homme, vivant comme on vivait dans ce temps-là, prenant la tâche, telle qu'il l'avait reçue de son père, peu économiste, peu philo-